

Publié dans Louis Bergès, & Martine François (Eds),
 Le paysage à travers les voyageurs et les écrivains, éd. électronique,
 actes du 135e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques,
 Paris, Éditions du CTHS, 2012, pp. 13-23, 2012,
 source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

D'un pittoresque inhumain : le paysage américain dans le *Voyage autour du monde* de Louis-Isidore Duperrey (1822-1825)

Nathalie VUILLEMIN

Professeur assistante, université de Neuchâtel

Extrait de : Louis Bergès et Martine François (dir.), *Le Paysage à travers les voyageurs et les écrivains*, éd. électronique, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2012.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques dans le cadre de la publication des actes du 135^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Neuchâtel en 2010.

Le 3 février 1764, Louis-Antoine de Bougainville établissait dans une anse des îles Malouines la bourgade de Port-Louis. Il y laissait, dans l'espoir de fonder une nouvelle colonie, quelques familles issues d'Acadie, un peu de bétail, et de quoi tenter l'acclimatation de plusieurs espèces végétales.

L'exploration de ces îles et les premières étapes de l'installation des Français sont relatées par Antoine-Joseph Pernety dans son *Histoire d'un voyage aux îles Malouines, fait en 1763 et 1764*¹. Il serait vain de chercher dans l'ouvrage des descriptions précises du paysage des Malouines. La peinture de celui-ci, élaborée en deux temps, restera relativement vague. Dans un premier passage, le *topos* du *locus amoenus* contribue à justifier l'emplacement de la colonie :

« À force de visiter cette terre inconnue, nous eûmes lieu d'admirer la beauté de la nature, même dans les lieux qu'elle semble avoir le plus négligés ; dans la partie de l'Isle que nous avons vûe, le terrain présente par-tout un aspect très-agréable. Des montagnes, ou plutôt des hauteurs que nous appellions montagnes, environnent des plaines à perte de vûe, coupées par de petites élévations, et des collines qui se communiquent par des pentes douces. Au bas de chacun coule et serpente un ruisseau plus ou moins grand, qui se rend dans la mer, par les anses multipliées des baies. Celle où nous avons mouillé, pénètre plus de six lieues dans les terres, et forme naturellement un bon port pour mouiller plus de deux mille navires. On trouve un bon fond par-tout, des Isles, des Islets, des presqu'Isles au nombre d'environ une douzaine, qui mettent à l'abri des vents les plus violens ; au point même de n'y avoir peut-être jamais de grosse mer². »

Plus loin, Pernety s'arrêtera à une « singularité de la nature qu'on observe dans un endroit aux Isles Malouines » : les cassures de la terre vraisemblablement provoquées par un séisme, « spectacle si horriblement beau », dit le marin, qu'« un Peintre y auroit trouvé de quoi faire un superbe tableau de ruines³ ».

Ce type d'appréhension du paysage par les voyageurs, au XVIII^e siècle, est fréquent. L'altérité géographique est saisie à travers de grands modèles préexistants – modèles rhétoriques, ou modèles concrets des paysages d'Europe qui semblent reproduits aux antipodes –, et sur la base de valeurs en premier lieu utilitaristes : la terre étrangère est une ressource potentielle, et sa qualité esthétique même dépend de son attrait économique, d'une part, et du degré d'exploitation dont elle témoigne, d'autre part⁴. Les richesses de la nature, en

1. Cet ouvrage, paru chez Saillant et Nyon en 1770, est une reprise très augmentée du *Journal historique d'un voyage aux îles Malouines* (1769).

2. A.-J. Pernety, *Histoire d'un voyage aux îles Malouines fait en 1763 et 1764, avec des observations sur le détroit de Magellan et sur les Patagons*, vol. I, p. 356.

3. *Ibid.*, vol. II, p. 2.

4. Voir à ce propos Y. Lüginbuhl, « Nature, paysage, environnement, obscurs objets du désir de totalité ».

outre, sont mises en valeur dans les tableaux classificatoires et les descriptions des individus, plutôt que dans les vues générales – relativement rares au demeurant – des pays visités.

Dans le cas de l'Amérique, territoire pourtant connu depuis longtemps, le phénomène est particulièrement sensible. L'étude systématique des plantes, des animaux et des minerais du continent a l'avantage, à une époque où les voyageurs sont souvent stigmatisés comme vecteurs de représentations mensongères, de neutraliser les images qui, depuis la conquête, font du Nouveau Monde un territoire ambigu, oscillant toujours entre une altérité radicale, empreinte de mythe, et son effacement dans une parfaite reduplication du paysage européen⁵.

Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle, sous l'influence d'Alexander von Humboldt, que ces appréhensions du paysage – conditionnées par l'épistémologie de la collection, d'une part, et la tradition rhétorique, d'autre part – cèdent la place à une vision de la nature américaine comme milieu. Fondamentale, la forme du tableau, envisagé comme synthèse qui donne accès à la fois à une connaissance précise de la nature d'un lieu, aux rapports universels qui lient les différents éléments du paysage entre eux et aux émotions parfois troubles qui caractérisent la saisie de cet ensemble⁶, dominera l'écriture viatique ultérieure, et notamment la prose des savants. Alors même que la forme du récit de voyage s'adapte aux exigences de disciplines de plus en plus spécialisées et méthodologiquement normées – on publie en volumes séparés les résultats des différents savants –, tout est désormais susceptible de construire le paysage des nouvelles contrées explorées, de l'examen des couches géologiques à la répartition dans les océans des hydrozoaires, de la peinture des grandes forêts à l'analyse des propriétés de chaque plante et des mammifères qui s'en nourrissent. Or cet espace suscite chez le voyageur un certain nombre d'émotions liées aux significations qu'il semble véhiculer, significations que l'appréhension première et spontanée croit pouvoir pressentir, et que l'observation attentive dévoile – ou déjoue. J'illustrerai cet aspect en m'intéressant plus particulièrement au *Voyage autour du monde* de Louis-Isidore Duperrey, entrepris entre 1822 et 1825⁷. Le jeune géographe avait participé comme second à la circumnavigation de Louis Saulces de Freycinet (1817-1820), dont la mission principale était, selon le rapport de l'Académie royale des sciences, « la recherche de la figure du globe et celle des éléments du magnétisme terrestre⁸ ». Les intérêts économiques de l'entreprise sont cependant évidents à la lecture du récit de Freycinet. N'embarquant à son bord que deux médecins en guise de naturalistes, l'expédition ne rapporta hélas qu'une partie des nombreuses observations effectuées, plusieurs caisses d'échantillons ayant disparu dans le naufrage d'une des frégates aux îles Malouines. Dès son retour, Duperrey demande et obtient l'organisation d'un nouveau voyage, clairement scientifique cette fois, l'accent étant mis notamment sur la botanique et sur la zoologie⁹. Huit volumes, dont sept de résultats proprement scientifiques, seront publiés à partir de

5. Voir à ce propos A. Gerbi, *La naturaleza de las Indias nuevas : de Cristobal Colón a Gonzalo Fernandez de Oviedo* ; J.-P. Sanchez, *Mythes et Légendes de la conquête de l'Amérique*.

6. A. von Humboldt, *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux et sur les cataractes de l'Orénoque* ; *Cosmos : essai d'une description physique du globe*, vol. I, p. 35 et suiv.

7. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, exécuté par ordre du roi, sur la corvette de Sa Majesté La Coquille pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825*. J'utiliserai dans cet article les volumes suivants : *Historique*, par Duperrey, 1826, *Zoologie*, par René Lesson et Prosper Garnot, t. I, part. 1, 1826 et part. 2, 1828.

8. L.-C. Desaulces de Freycinet, *Voyage autour du monde, entrepris par ordre du roi [...] exécuté sur les corvettes de S. M. L'Uranie et La Physicienne pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. *Historique*, t. I, p. xiii.

9. Voir le « Rapport fait à l'Académie royale des sciences le lundi 22 août 1825 sur le voyage autour du monde de la corvette de S. M. La Coquille, commandé par M. L.-I. Duperrey, par MM. Humboldt, Cuvier, Desfontaines, Cordier, Latreille, de Rossel, Arago », dans L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, t. I, p. 1. Les zoologistes de l'expédition sont Prosper Garnot et René Lesson. Les botanistes : Jules-Sébastien Dumont d'Urville, Adophe Brongniart et Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent.

1825. Au début de l'historique qui ouvre cette immense collection, Duperrey résume sa démarche de la manière suivante :

« Entouré des matériaux de nos collaborateurs, que nous mettrons souvent à contribution, nous raconterons [l]es faits tels qu'ils se sont présentés, avec toutes les sensations qu'ils nous ont fait éprouver¹⁰. »

J'envisagerai ici, à partir des écrits de Duperrey, géographe principal, Lesson et Garnot, zoologistes, et Dumont d'Urville, botaniste, la manière dont s'élabore, dans la première phase du voyage, la peinture du paysage sud-américain¹¹. Plusieurs modèles d'appréhension des lieux sont mis en place : les disciplines des différents protagonistes dirigent bien évidemment les regards vers certains aspects particuliers de l'environnement ; l'intérêt économique des territoires visités reste également très présent, notamment chez Duperrey. Mais nous verrons que la succession et la confrontation de paysages fort différents conduira progressivement à une évolution du mode de lecture des lieux qui, du Brésil au Chili, s'articulera à partir de trois grilles sémantiques : la littérature antérieure, la biologie, et l'histoire humaine.

Passage obligé par le paradis brésilien

Au début du mois d'octobre 1822, *La Coquille* aborde le continent américain, par l'île brésilienne de Santa-Catarina. Depuis le grand voyage de Humboldt et Bonpland, la nature tropicale a donné lieu à un véritable engouement, motivé d'ailleurs par Humboldt lui-même, qui appelait les artistes à se rendre en Amérique¹². Les descriptions de Duperrey et Lesson s'inscrivent explicitement dans ce qui, en 1822 déjà, peut apparaître comme une tradition, fondée avant tout sur une mise en scène de l'extraordinaire végétation tropicale, « digne, selon Duperrey, de l'épithète de *luxuriante*, que tous les botanistes modernes s'accordent à donner [...] pour en peindre l'extraordinaire fécondité¹³ ». Cette rencontre inaugurale avec le paysage exotique, placée sous le signe de la citation, fera office, aussi bien pour le lecteur que pour le voyageur, de point de repère à l'aune duquel toutes les visions ultérieures seront mesurées. Sous la plume du géographe se met en place un tableau parfaitement harmonieux d'une nature où le végétal est omniprésent – « [s]ur les cimes des mornes comme sur les flancs des montagnes, dans le fond des vallées et sur les bords de la mer¹⁴ » – et infiniment varié ; les montagnes, bleuâtres, « refl[ètent] la teinte du ciel » et les oiseaux semblent « les seuls habitants de cette terre fertile¹⁵ », dont la contemplation est rythmée par le bruit des vagues. Le voyageur est ainsi saisi dans un spectacle vivant que lui ménagent les éléments du paysage (plantes, oiseaux, vent, nuages et vagues), personnifiés pour l'occasion en véritables acteurs des lieux précédemment décrits par Humboldt ou Chamisso¹⁶.

10. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, t. I, p. 4.

11. L'itinéraire de *La Coquille* mena les Français de Toulon à Ténériffe, puis au Brésil, au cap Horn par les îles Malouines, à Concepción du Chili et le long des côtes péruviennes jusqu'à Payta. On fit ensuite route vers Tahiti et la Nouvelle-Hollande.

12. Voir à ce propos H. Honour, *The New Golden Land: European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, chap. vii, « The Exotic South », p. 161-189 ; B. M. Stafford, *Voyage Into Substance: Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account, 1760-1840* ; C. Greppi, « On the Spot: Travelling Artists and the Iconographic Inventory of the World, 1769-1859 ».

13. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, t. I, p. 43.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 43-44.

16. Voir toute la description du chap. iv : « Séjour à l'île de Santa-Catharina », p. 43 et suiv.

Les zoologistes souligneront eux aussi la conformité de cette première vision avec les « tableaux imposants » tracés par les précurseurs, en insistant sur l'immense émotion ressentie face à « cette pompe et cette grandeur¹⁷ » pittoresques de « la nature dans son luxe sauvage¹⁸ ». La forêt brésilienne est la manifestation *visible* d'une énergie vitale que rien ne semble pouvoir freiner :

« Les vieux arbres, malgré la vigueur de leur croissance, sont peuplés de plantes parasites : des touffes de Broméliées, à longues feuilles acérées, se placent sur les rameaux. Le *tillandsia*, barbe espagnole, pend jusqu'à terre par flocons blancs et effilés ; et des bolets, de couleur de cinabre, cachent sous leur rouge fulgide les troncs et les bois morts en décomposition. Le chou caraïbe, le cotonnier, la canne à sucre, le caféyer, le citronnier, forment des massifs délicieux, sur lesquels s'élèvent les colonnes roides du Papayer et du Coquero (*cocos Romanzoffiana*, Cham)¹⁹. »

La jouissance évidente du naturaliste face à cette végétation qui va jusqu'à effacer les traces de la mort se dédouble dans le « plaisir » de citer une description pittoresque du prince Maximilien de Neuwied²⁰, elle aussi clairement orientée vers une célébration de la vie végétale, si proluxe et si étrange dans la variété de ses formes que « l'art sera toujours insuffisant pour les peindre²¹ ». Immédiatement après les végétaux, les premiers acteurs de ces lieux édeniques seront les oiseaux, innombrables eux aussi, puisque chaque plante semble se convertir en milieu favorable à toute une série d'espèces.

L'image du Brésil, si « elle surpasse encore ce que [l']imagination [...] promettait d'après le récit des voyageurs²² », répond incontestablement à une attente et conduit à l'élaboration d'un texte palimpseste. Seront cités, entre autres, Spix et Martius²³, Langsdorff²⁴, Neuwied, Saint-Hilaire²⁵. Si bien, d'ailleurs, que Lesson ne cache pas sa déception de faire halte en un point déjà étudié par Chamisso et Eschscholtz²⁶ qui ne pouvait, par conséquent, réserver aucune réelle surprise. Reste que, profondément empreinte dans les esprits des voyageurs, cette expérience servira de référence pour exprimer la nature exotique et pittoresque par excellence.

Les Malouines, ou l'apprentissage du paysage

On conçoit, dès lors, que la première perspective sur les côtes déchirées des Malouines laisse les spectateurs dans une sorte de morne perplexité :

17. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Zoologie*, t. I, p. 188.

18. *Ibid.*, p. 190.

19. *Ibid.* Je souligne, sauf les noms de plantes.

20. M. A. P. Wied-Neuwied, *Reise nach Brasilien in den Jahren 1815 bis 1817*.

21. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Zoologie*, t. I, p. 191.

22. *Ibid.*, p. 188.

23. K. F. P. Martius et J. H. von Spix, *Reise in Brasilien auf Befehl Sr. Majestät Maximilian Joseph I., Königs von Baiern : in den Jahren 1817 bis 1820 gemacht und beschrieben*.

24. Grigori Ivanovitch von Langsdorff fut nommé consul de Russie au Brésil en 1813 et participa aux explorations naturalistes d'Augustin de Saint-Hilaire.

25. Augustin de Saint-Hilaire voyage au Brésil à deux reprises, entre 1816 et 1822, puis en 1830. Il publie de nombreux ouvrages sur la nature brésilienne, aussi bien des récits de voyage que des traités de botanique.

26. Adelbert von Chamisso et Johann Friedrich von Eschscholtz étaient les naturalistes de l'expédition russe dirigée par Otto von Kotzebue, entre 1815 et 1818, à la recherche d'un passage nord-est dans la mer de Béring (O. von Kotzebue et A. von Chamisso, *Entdeckungs-Reise in die Süd-See und nach der Berings-Strasse zur Erforschung einer nordöstlichen Durchfahrt, unternommen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818*).

« Il y a un petit nombre de jours que, placés sur les belles rives du Brésil, contemplant d'épaisses forêts, nous errions encore sous des bosquets touffus d'arbres divers chargés de fruits délicieux et de fleurs odorantes, où des oiseaux revêtus d'un plumage chamarré des plus vives couleurs exaltaient notre imagination par leurs chants harmonieux et variés ; et maintenant nous voici comme exilés dans un pays où la vue n'est arrêtée que par des *monts dénudés*, où nos pieds ne foulent que des plaines immenses semblables par leur *uniformité* aux vastes pampas de l'Amérique, où nos oreilles ne sont frappées que du *sifflement des vents déchainés* et des *cris rauques et perçants* des oiseaux et des amphibiens qui nous entourent²⁷. »

Les principaux ingrédients qui avaient permis de constituer la première image enchantée du Brésil (végétation, montagnes, vent, oiseaux) sont repris, dans une perspective inversée. Nous le verrons également chez Lesson, l'absence de végétation conditionne la première perception d'une nature envisagée comme terne et peu variée. S'agit-il de se consoler de l'échec de l'implantation coloniale, dans les années 1760²⁸ ? Duperrey soulignera à l'envi, dans de longues descriptions, l'aspect profondément hostile des lieux : les bruyères sont ainsi le « chétif ornement de ces rives éminemment stériles » qui « ne pouvaient inspirer que la mélancolie²⁹ ».

« Ces terres ont un aspect uniforme, [les] faibles traces de végétation que l'on découvre sur le pourtour des rives portent l'empreinte de la stérilité [...], de quelque point que la vue embrasse l'étendue de ces terres, elle reste frappée d'une monotonie accablante ; et partout un horizon sombre, une infertilité désolante, viennent jeter dans l'âme de l'observateur une tristesse profonde³⁰. »

Si les rives de Santa-Catarina étaient animées du bruit plaisant des vagues, celui des sources des Malouines n'est que « monotone³¹ ». Les pâturages – « seule parure et seul bien que la nature n'ait pas refusé à cette terre australe³² » – offrent fort heureusement, çà et là, quelques fleurs, « où la vue aime à se reposer, fatiguée qu'elle est de la nudité repoussante des crêtes et des monts³³ ». Lesson insistera lui aussi sur l'« effrayante solitude » et la monotonie des lieux³⁴. Le titre du chapitre consacré aux îles Malouines – « Île de la Soledad, une des îles Malouines » – semble d'emblée devoir agir comme marqueur sémantique, tout le paysage étant résumé dans le nom de l'îlot.

La relâche aux Malouines, cependant, laissera aux observateurs le temps de comprendre un paysage sur lequel la toponymie et les premières impressions, semblables au profil uniforme de la Terre, ont formé un écran opaque, une tache aveugle. Progressivement, deux significations bien distinctes du lieu vont émerger, selon que l'on considère celui-ci dans son rapport à l'homme, et plus spécifiquement à l'homme spectateur de la nature, à la recherche d'images pittoresques et variées, ou selon que le paysage acquiert une forme d'indépendance et se restreint à sa dimension de milieu naturel. Comme celle du Brésil, la nature des Malouines est une nature en mouvement, qui s'anime et se construit progressivement sous l'œil du voyageur ; ici, cependant, l'homme sera en permanence rejeté hors du cadre, désigné comme élément étranger et perturbateur du paysage, alors que celui du Brésil semblait venir à sa rencontre.

27. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 90. Je souligne.

28. En 1767, la France s'était vue contrainte d'abandonner sa colonie à l'Espagne, qui revendiquait ses droits sur les Malouines.

29. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 86.

30. *Ibid.*, p. 107.

31. *Ibid.*, p. 111.

32. *Ibid.*, p. 86.

33. *Ibid.*, p. 111.

34. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Zoologie*, t. I, p. 196-197.

Dès leur arrivée sur l'archipel, les voyageurs sont ainsi invités à se distraire de la monotonie du décor en admirant les animaux acclimatés quelques décennies auparavant par les colons français, et redevenus sauvages depuis. Le motif de ces « taureaux et chevaux, qui superbes et libres errent en troupes nombreuses dans les vallons et sur les hauteurs de ce pays³⁵ » est convoqué par Lesson, dans un rapport de tension explicite entre l'homme et l'animal :

« L'homme a déserté ces bords, ou ne s'y présente que passagèrement. Aussi quelques espèces d'animaux, paisibles possesseurs de ces îles australes, ont-elles accru en paix, et, pendant une longue suite d'années, leurs nombreuses tribus. Les bestiaux portés par les Européens, redevenus sauvages, des oiseaux innombrables, des rivières poissonneuses, en font une excellente relâche pour les navigateurs ; et l'intérêt est encore accru, lorsqu'on se rappelle les efforts généreux, mais non couronnés de succès, qui essayèrent un instant de porter sur ces terres l'industrie de l'homme³⁶. »

Lecteur de Pernety et de Bougainville, Lesson sait qu'avant l'arrivée des Français, la faune des Malouines se limitait à la présence de quelques oiseaux et mammifères marins³⁷. Par ailleurs, une lettre écrite par l'un des colons en avril 1765, soit environ huit mois après le départ de l'équipage, indiquait que le rare bétail importé avait rapidement repris sa liberté et qu'il avait été impossible de rattraper les individus échappés³⁸. Si cette « humeur vagabonde [...] fai[sait] connoître un des grands avantages du pays » – la possibilité d'acclimater sans mal des animaux européens –, elle devait apparaître peu enthousiasmante à des habitants qui, par ailleurs, n'avaient réussi qu'à faire pousser un blé bâtard, sans grains³⁹, et se voyaient donc réduits à une subsistance relativement spartiate. La nature des Malouines ne voulait pas de l'homme, et ce dernier ne pouvait s'inscrire dans cette terre que dans un rapport de conquête passagère et brutale : le spectacle des animaux en liberté n'aboutit d'ailleurs qu'à une information utilitaire, mais essentielle pour les marins de l'époque : la possibilité de se réapprovisionner en viande aux Malouines.

Duperrey thématise également, à deux reprises, cette opposition entre l'homme et la nature, soulignant la difficulté de jouir esthétiquement d'un milieu qui semble vouloir exclure tout contemplateur. Outre les chevaux et les bœufs, les marins admirent, comme au Brésil, le ballet des oiseaux. La scène, idyllique, d'une mouette « plonge[ant] comme un trait dans la mer et en sort[ant] plus brillante sa proie dans le bec⁴⁰ », des manchots « se promenant à la surface des eaux⁴¹ » et d'autres espèces marines qui, jouant littéralement autour du navire, abolissent un instant la distance entre les hommes et l'environnement, connaît une apothéose surprenante à l'arrivée d'un hibou. L'animal, dans l'obscurité, offre à l'équipage un étonnant spectacle nocturne avant de venir se poser sur le pont. D'une sentence – « il fut tué et empaillé ; ainsi le hasard se joue des êtres, qu'il fait tomber au gré de ses caprices⁴² » –, Duperrey vient clore la scène. La morale du tableau, tout en réunissant « les êtres » sous la grande loi universelle de la fatalité, vient consacrer la séparation entre acteurs et spectateurs du paysage. Ailleurs, toutefois, commentant cette économie générale des Malouines, le géographe se montrera plus sensible au déséquilibre fondamental que vient introduire l'homme dans le paysage, paysage paradoxal, qui semble ne pouvoir être qu'en l'absence de tout regard :

35. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 86.

36. *Ibid.*, *Zoologie*, t. I, p. 197.

37. A.-J. Pernety, *Histoire d'un voyage aux Isles Malouines...*, vol. II, p. 13.

38. *Ibid.*, p. 101.

39. *Ibid.*, p. 100.

40. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 86.

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*, p. 87.

« Si la nature a refusé à cette contrée les végétaux essentiellement propres à la nourriture de l'espèce humaine, elle l'a du moins dotée avec une sorte de luxe en graminées, qui offrent aux animaux des pâturages abondants. Aussi, *colons heureux de cette terre déserte*, les chevaux, les bœufs, les cochons et les lapins déjà répandus en tribus nombreuses, multiplient d'une manière rapide au milieu de cette multitude d'oiseaux de différentes espèces qui couvrent, pour ainsi dire, la surface du sol ; de ces légions d'oies, de canards, d'huîtriers, de cormorans, d'hirondelles, de bécassines, de vanneaux, qui prennent leurs ébats *sur le gazon des prairies*, dans les étangs ou sur les bords rocaillieux d'une multitude de criques ; de ces peuplades innombrables de manchots qui, tous les soirs, du fond des habitations souterraines qu'ils se creusent sur les îlots ou sur les grèves des anses abritées, font retentir de leurs cris, parfaitement semblables au braiement des ânes, *les rives solitaires* et les eaux silencieuses de la vaste baie Française. *Il est triste de penser que la vie de tous ces animaux s'écoulerait paisible et sans trouble, si l'homme, armé contre tout ce qui respire, ne marquait de temps en temps son passage par des incursions sanglantes*⁴³. »

Initialement hostile, la nature s'est peu à peu transformée dans les descriptions de Duperrey ; en renonçant à chercher dans le paysage les éléments indispensables à l'établissement humain, en libérant le regard des attentes coloniales, le géographe accède à l'équilibre du lieu. Or, cette véritable métamorphose n'était possible qu'après l'intervention, dans l'historique du voyage, du botaniste de l'expédition : Duperrey cite en effet abondamment le mémoire de Jules Dumont d'Urville intitulé « Flore des îles Malouines », présenté à l'Institut au mois de novembre 1825. Dumont d'Urville, qui qualifiait de « chute immense », pour le botaniste, le passage du Brésil aux Malouines⁴⁴, avait certes commencé par affirmer lui aussi l'impression d'« uniformité de ces vastes solitudes⁴⁵ ». Le regard, ici, est celui du voyageur qui envisage la terre depuis la mer. Le botaniste, qui n'hésitera pas à affronter un climat détestable pour parcourir l'intérieur de l'île de la Soledad, découvrira la nature réelle des Malouines : « Malgré ce dénûment extraordinaire, *la surface d'aucun terrain ne fut peut-être recouverte d'un tapis aussi serré, malgré son peu d'élévation*⁴⁶ », et ce sont plus de cent quarante espèces de plantes qui seront prélevées et décrites. Tout le mémoire est construit sur une opposition entre ce que l'œil commun croit saisir du paysage lorsqu'il le parcourt superficiellement, et ce que le savant découvre. Ainsi, les immenses graminées, de loin, offrent l'illusion des bois touffus qui trompèrent et attirèrent les premiers voyageurs⁴⁷ ; les « ruines » décrites par Pernety sont un trompe-l'œil produit par les cassures d'un terrain tourbeux⁴⁸. Enfin, l'azorelle, production végétale typique de la Patagonie et de la Terre de Feu, symbolise à lui seul cette nature qui semble vouloir échapper à l'attention de l'homme :

« Production singulière du règne végétal, *leur forme imite d'abord celle de petites taupinières recouvertes d'un gazon verdoyant ; mais avec les années, leurs jeunes pousses, sans cesse renouvelées, augmentent leurs dimensions primitives et plus d'une d'entre elles atteint le diamètre de 24 à 32 décimètres sur 6 à 9 de hauteur. Ombellifère presque microscopique, l'œil le plus exercé se tromperait d'abord sur leur essence, tant leur forme s'écarte de celle que l'habitude assigne aux espèces de cette famille. Une substance résineuse et d'une odeur assez forte suinte continuellement de toutes leurs parties, et annonce leur présence d'assez loin. Soumise avec plus d'attention à des expériences suivies, elle offrirait peut-être à l'industrie humaine des avantages qu'elle n'a pas soupçonnés*⁴⁹. »

43. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 113-114. Je souligne.

44. J.-S.-C. Dumont d'Urville, *Flore des îles Malouines*, p. 1.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.* Je souligne.

47. *Ibid.*, p. 3.

48. *Ibid.*, p. 5.

49. *Ibid.*, p. 8. Je souligne.

C'est précisément cette activité insoupçonnée de la végétation qui rend les Malouines si riches en animaux de tous genres (on parle d'« essaims nombreux » de palmipèdes, de « légions innombrables » de manchots », d'une « multitude » de lapins et de « troupeaux de bœufs, de chevaux et de cochons⁵⁰ »). Le paysage, ici, ne peut être compris et admiré qu'une fois abandonnées les attentes conventionnelles du voyageur, et la cohérence interne de ce tableau inhabituel ne semble pouvoir être perçue que par un regard qui informe ou déforme le pittoresque par le recours à une connaissance spécifique. Alors seulement, les véritables potentialités de la nature australe – biologiques aussi bien qu'économiques – peuvent ressurgir.

Le Chili : ordre de la nature et désordres humains

Le paysage du Centre du Chili me permettra, pour conclure, d'affiner mon analyse des liens ou des tensions entre l'homme et la nature qui émergent dans les tableaux paysagers du voyage. Notons-le d'emblée, d'après Lesson, la nature chilienne, « encore neuve pour la science⁵¹ », est qualitativement supérieure à celle du Brésil, même si cette dernière l'emporte en termes purement pittoresques :

« [C]e n'est plus la pompe ou le luxe des plantes largement développées et d'un vert gai du Brésil ; mais c'est la force, la vigueur, unies au feuillage noir et aux formes des arbres des forêts du Midi de la France⁵². »

Prodigue en animaux et en plantes, facile à cultiver, le sol chilien retient toute l'attention des naturalistes de l'expédition. Lesson procède à un examen détaillé des différentes couches géologiques, note les richesses cachées de ce terrain – pierres et métaux précieux, mais également combustibles –, dont la fertilité semble directement liée aux fréquents bouleversements qu'il subit (tremblements de terre et inondations)⁵³. Duperrey, en revanche, relègue à l'arrière-plan de ses tableaux la beauté des paysages, pour décrire avant tout du pays les séismes politiques, qui l'ont plongé dans la misère. Les Français arrivent en effet au Chili en juillet 1823, à la veille du renversement de Bernardo O'Higgins, commandeur suprême depuis l'indépendance en 1818. Le premier regard sur les rives chiliennes révèle ainsi « partout l'image de la solitude et de la désolation⁵⁴ » non pas, comme aux Malouines, à cause de l'aridité naturelle des lieux, mais précisément parce que l'histoire humaine est venue s'inscrire à l'avant-scène du paysage. Non dénuée d'idéologie, cette représentation d'un pays massacré par « la faux des révolutions⁵⁵ » offre un contraste saisissant entre des populations livrées à « la plus extrême indigence », et le paysage :

« [...] on eût dit que l'état sauvage avait succédé à la civilisation espagnole importée d'Europe depuis longtemps.

Et cependant, des collines verdoyantes, des bouquets de bois charmants, des jardins, des vergers, dont le terrain quoique ruiné, se parait encore de mille fleurs sauvages, annonçaient partout un pays fertile ; et un ciel magnifique couvrait de tout son éclat ce vaste paysage, où étaient ensemble déployées la richesse et la pauvreté⁵⁶. »

50. J.-S.-C. Dumont d'Urville, *Flore des îles Malouines*, p. 8.

51. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Zoologie*, t. I, p. 229. Voir également p. 237 : « Le Chili doit promettre de nombreuses découvertes à un zoologiste laborieux et au courant de la science. »

52. *Ibid.*, p. 234.

53. *Ibid.*, p. 232.

54. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 132.

55. *Ibid.*

56. *Ibid.* Je souligne.

Ce ciel, indifférent à la souffrance humaine, sera à nouveau convoqué plus loin lorsque, traversant la plaine du Bio-Bio, les Français seront confrontés à des scènes de ruines et de dévastation particulièrement crues. Partout, ce ne sont que villages brûlés, populations errantes et, « dans le fond de ce tableau qu'éclairait un ciel magnifique », raconte Duperrey, « se montrait sur une éminence un long mât au sommet duquel était exposée la tête, à longue chevelure, d'un chef célèbre dans le pays par ses brigandages et sa férocité⁵⁷ ». Le *locus horribilis*, c'est l'homme.

Les conventions du pittoresque sont ainsi dévoyées pour aboutir à une représentation du rapport entre l'homme et la nature qui se construit sur une sorte d'indifférence réciproque. Si, aux Malouines, le paysage était troublé par les violences de l'homme, celles-ci, au Chili, ont acquis un caractère autodestructeur qui crée une nouvelle rupture. Tout à son histoire, c'est par négligence, semble-t-il, qu'il saccage un paysage que des bouleversements *souterrains* avaient rendu idéal. La tristesse affichée par Duperrey lors de cette escale chilienne est ainsi liée, certes, aux faits politiques, mais surtout à leurs conséquences : dans les campagnes, ce sont les jardins et les vergers abandonnés⁵⁸, les « champs dévastés » et les troupeaux à l'abandon qui, en premier lieu, retiennent l'attention du savant⁵⁹. Le même paysage réordonné, soumis à la faux d'« une population nombreuse et laborieuse⁶⁰ » plutôt qu'à celle des révolutionnaires, offrirait d'ailleurs la parfaite illusion d'un paysage de la France méridionale⁶¹.

Cette description du Chili, sur laquelle s'interrompt abruptement la partie historique du *Voyage de Duperrey*⁶², est bien évidemment une invitation implicite à venir rejouer ici non seulement le paysage français mais également son histoire, rétablir un ordre social stable et civiliser des populations encore livrées à une « grossière barbarie⁶³ ». La manière dont les voyageurs socialisent avec le successeur temporaire de O'Higgins, Ramón Freire, en est un indice, d'autant que le bon accueil réservé aux voyageurs est souligné en tête d'ouvrage dans le rapport des académiciens :

« L'absence de toute relation diplomatique entre la France et les gouvernements républicains de l'Amérique du Sud n'apporta aucun obstacle aux opérations de M. Duperrey ; sur la côte du Chili comme au Pérou, les autorités allèrent avec empressement au-devant de ses moindres désirs⁶⁴. »

A une seule occasion, l'histoire humaine disparaît du paysage chilien, qui devient alors protagoniste principal d'une scène significativement qualifiée d'« extase⁶⁵ » par le géographe : cheminant dans la baie de Concepción, le long du Pacifique, à l'écart des villages dévastés par la guerre civile,

57. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 132. Je souligne.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, p. 140-141.

60. *Ibid.*, p. 140.

61. « Le chemin prolonge ensuite le penchant de deux collines, du haut desquelles l'intérieur du pays s'offre sous un point de vue agréable. Un terrain montueux, découpé, paré çà et là d'une riche verdure, nous rappelait, non sans émotions, les contrées méridionales de notre patrie. L'illusion pour nous aurait été complète, si sur la route que nous parcourions, nous eussions rencontré une population nombreuse et laborieuse » (*ibid.*, p. 139-140). On se souvient que Lesson établit une comparaison équivalente dans *Zoologie* (L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Zoologie*, t. I, p. 234 ; voir *supra* pour la citation).

62. Le volume s'interrompt en effet, aussi bien dans l'exemplaire consulté au Muséum d'histoire naturelle de Paris que dans celui que possède la bibliothèque publique et universitaire de Lausanne, au milieu du chap. xi, alors que Duperrey relate les différents actes de l'indépendance chilienne.

63. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 149.

64. « Rapport fait à l'Académie royale des sciences... » (*ibid.*, p. xi).

65. *Ibid.*, p. 139.

« tandis que nos regards se promenaient lentement sur la vaste plaine sablonneuse qui se déroulait devant nous, sous un triste aspect, clair-semée de bouquets d'arbrisseaux variés par leur port et leur feuillage, et limitée par des collines ornées de bois taillis que doraient les rayons du soleil sous un ciel sans nuage⁶⁶ ».

les voyageurs assisteront, comme déjà au Brésil ou aux Malouines mais à une échelle infiniment plus importante, à un envol de milliers d'oiseaux, dont la masse viendra « obscurci[r] le soleil dans toute l'étendue d'une lieue⁶⁷ ».

Loin de constituer une simple anecdote, l'événement permet d'opposer une série de signes : c'est l'inculture du paysage immobile qui lui donne le « triste aspect » dont parle Duperrey. La nuée d'oiseaux, quant à elle, signale la présence aux abords de cette rive d'une quantité incroyable de poissons. Le paysage, ici, redevient milieu vivant, donc cohérent. Le ciel lui-même, jusque-là omniprésent, magnifique et impassible, sera un instant voilé par l'envol, comme pour mieux concentrer l'attention des observateurs sur l'espace de la scène, ou comme signe d'une harmonie retrouvée dans la capacité de focaliser son regard sur la nature, là où s'efface toute trace humaine. Fallait-il, comme aux Malouines, que le paysage s'annonce dans un premier temps décevant pour que puisse se produire, fût-ce sous la forme d'« extase », une véritable compréhension de celui-ci ?

Résumé

Au début du ^{xx}e siècle, sous l'influence d'Alexander von Humboldt, les voyageurs européens en Amérique, notamment les savants, privilégieront pour la description des paysages la forme du tableau, alliant l'appréhension esthétique de la nature et son analyse scientifique. Les écrits de Louis-Isidore Duperrey, René Lesson, Jean-Sébastien Dumont d'Urville, savants qui participèrent au voyage scientifique de circumnavigation de *La Coquille* entre 1822 et 1825, témoignent d'une pratique du paysage qui, inspirée d'abord essentiellement par la dimension esthétique des tableaux à travers lesquels ils lisent le paysage américain, évoluera rapidement vers la recherche d'une cohérence interne des différents sites parcourus. C'est peut-être au moment où l'histoire de la nature semble se détacher irrémédiablement de l'histoire de l'homme que peut surgir le paysage authentique, dont l'existence ne semble pas redevable du cadre que lui impose le regard des voyageurs.

66. L.-I. Duperrey (éd.), *Voyage autour du monde, Historique*, p. 139.

67. *Ibid.*

Bibliographie

- DUMONT D'URVILLE Jules-Sébastien-César, *Flore des îles Malouines*, Paris, impr. de Lebel, 1825.
- DUPERREY Louis-Isidore (éd.), *Voyage autour du monde, exécuté par ordre du roi, sur la corvette de Sa Majesté La Coquille pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825*, Paris, A. Bertrand, 1826-1830, 8 vol.
- FREYCINET Louis-Claude Desaulces de, *Voyage autour du monde, entrepris par ordre du roi [...] exécuté sur les corvettes de S. M. L'Uranie et La Physicienne pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820. Historique*, t. I, Paris, Pillet, 1825.
- GERBI Antonello, *La naturaleza de las Indias nuevas : de Cristobal Colón a Gonzalo Fernandez de Oviedo*, Mexico, Fondo de cultura económica, 1978.
- GREPPI Claudio, « On the Spot: Travelling Artists and the Iconographic Inventory of the World, 1769-1859 », dans Driver Felix et Martins Luciana (éd.), *Tropical Visions in an Age of Empire*, Chicago / Londres, University of Chicago Press, 2005, p. 23-42.
- HONOUR Hugh, *The New Golden Land: European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, New York, Pantheon Books, 1975.
- HUMBOLDT Alexander von, *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physiologie des végétaux et sur les cataractes de l'Orénoque*, Paris, F. Schoell, 1808, 2 t.
- HUMBOLDT Alexander von, *Cosmos : essai d'une description physique du globe*, Paris, Utz, 2000, 2 vol.
- KOTZEBUE Otto von et CHAMISSO Adelbert von, *Entdeckungs-Reise in die Süd-See und nach der Berings-Strasse zur Erforschung einer nordöstlichen Durchfahrt, unternommen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818*, Weimar, Hoffman, 1821, 3 vol.
- LUGINBUHL Yves, « Nature, paysage, environnement, obscurs objets du désir de totalité », dans Robic Marie-Claire (dir.), *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 11-56.
- MARTIUS Karl Friedrich Philip von et SPIX Johann Baptist von, *Reise in Brasilien auf Befehl Sr. Majestät Maximilian Joseph I., Königs von Baiern : in den Jahren 1817 bis 1820 gemacht und beschrieben*, Munich, M. Lindauer, 1823-1831, 3 vol.
- PERNETY Antoine-Joseph, *Histoire d'un voyage aux îles Malouines fait en 1763 et 1764, avec des observations sur le détroit de Magellan et sur les Patagons*, Paris, Saillant et Nyon, 1770, 2 vol.
- SÁNCHEZ Jean-Pierre, *Mythes et Légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Histoire), 1996, 2 vol.
- STAFFORD Barbara Maria, *Voyage Into Substance: Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, Cambridge, Massachusetts Intitute of Technology Press, 1984.
- WIED-NEUWIED Maximilian Alexander Philipp, *Reise nach Brasilien in den Jahren 1815 bis 1817*, Francfort-sur-le-Main, H. L. Brönner, 1820, 1821, 2 vol.